

## L'espace d'un instant

Albert Dégardin

Le Petit Prince avança sa chaise de deux pas pour admirer à loisir le coucher de soleil. Puis de deux pas encore pour mieux voir les couleurs. De deux pas à nouveau pour bien saisir les nuances. Comme la planète était petite, il en fit le tour, laissant une légère trace. Pris par le spectacle il ne s'avisait qu'à son deux-cent-quatre-vingt-troisième passage à hauteur des deux volcans en activité puis, un peu au-delà, du volcan éteint, qu'ils avaient grandi.

Il se lève, tourne la tête, laisse passer la nuit et découvre qu'il a labouré sa planète d'un sillon qui l'entaille profondément.

— *Un canyon circum-planétaire eût dit le géographe.*

Petit Prince s'en déclare honteux et confus :

— *Pauvre planète ! Comment ai-je pu ? Tu as mal ?*

— *Pas du tout, proteste la planète. Ou si peu. Tu n'as pas agi volontairement mais comme-en rêve, par fascination du beau. J'en étais très émue moi-même, en t'observant.*

— *C'est anormal ! s'exclame le Petit Prince. Je ne dois pas te blesser. tu es ma maison.*

— *Une ceinture en creux en guise d'équateur, après tout, me va très bien, dit la planète. Si tu y ajoutais les tropiques et quelques parallèles, les aventuriers seraient ici comme chez eux. Nous aurions du passage, des touristes. Je pourrais demander à être répertoriée sur le GPS de la galaxie. C'est toi qui décides. J'en ferais selon ton goût.*

Petit Prince est désolé. Quelque chose dans cette voix, sonne faux. Il a blessé sa planète. Il en reste persuadé. Il se sent las et fatigué.

— *Allonge-toi propose la planète. Ce sillon fait un creux de lit très confortable.*

Il s'y love en position fœtale et s'endort. *Encore une anomalie, rêve-t-il : les Petits Princes ne dorment pas. Ou très peu. Ce sont des héros imaginaires, toujours disponibles pour qui les appelle et tous, autant qu'ils sont, singuliers. Un auteur en manque de café et d'alcool fort (alors que le couvre-feu interdit d'en chercher alentour) peut parfois dormir ainsi. Mais pas sa création. C'est contre nature. Ou alors ?*

Ou alors : Petit Prince roupille grave et tel un ogre des montagnes, ronfle à pierre fendre. Pire, il rêve, en a conscience, et poursuit son rêve. Il en profite pour prendre avis d'amis de sa condition : ni Mafalda, ni Buck Danny, ni Géo Trouve-tout, ni Tintin pas plus qu'Achille Talon et le Comte de Champignac ne lui sont d'aucun secours. Caporal Blutch lui conseille

de prendre avis d'Arabesque, son cheval, qui tombe en pâmoison au premier coup de clairon de la charge de cavalerie. Elle ne sait que hennir, et rire, sans répondre ! Dépité, il s'adresse à Gaston qui, lui, rêve qu'il rêve, qu'il rêve qu'il dort.

— *M'enfin ! s'exclame-t-il.*

Petit Prince sent monter des larmes qu'il voulait contenir. *Alors que j'admire le coucher de soleil, pense-t-il, le temps s'est arrêté. Mais pas pour tout le monde. Ou pas en même temps.*

Il pressent une menace. Qu'il doit conjurer. Mais comment ? Il consulte la rose, le mouton, les baobabs qui tous déclarent n'avoir rien remarqué. Rêve-t-il ? Songe ou réalité, il décide :

— *Je dois partir. Serez-vous vivre sans moi ?*

— *Sans problème, dit la rose. Et les autres de même. Ce qui ne rassure pas du tout le Petit Prince. Comme il ne veut pas les importuner davantage, il s'arrime au premier vol d'oiseaux sauvages venu. Cap au nord. Il a son idée. « Puisque tous mes repères habituels se dérobent, puisque mes familiers font mystère de leur peine, il me faut trouver moi-même, au plus près de l'axe du monde, un, ou plutôt, une, alliée de poids : Grande Ourse, toujours capable, par la queue de la casserole, d'indiquer la route à suivre. »*

Il évite les anneaux de Saturne - Cronos menaçant y croque, indéfiniment, ses enfants -, saisit aux cheveux Kairos qui s'échappait, lâche la prise pile-poil au bon moment et choisit mollement dans l'épaisseur du pelage hivernal de l'ourse. Il confie son infortune. Elle comprend l'urgence de la situation, lance son pas dolent vers le centre des mondes, dodéline, se hâte, prend l'amble puis le trot puis le galop. Son corps s'étire sous l'effet de la vitesse, se fuselle en missile. La truffe en avant telle une balle, elle fonce, défonce, transperce. Les étoiles se précipitent à leur rencontre. Puis de même les galaxies, les amas, les nébuleuses. Un conglomerat de lumière les aspire dans l'éblouissant tunnel de la genèse universelle. Trop tard, déjà, beaucoup trop tard, pour évaluer le temps passé à filer vers le cœur des mondes. Derrière eux, s'abîme, dans le souffle de la course, un archipel de lambeaux d'espace, émiettés en paillettes, où gisent, agonisent, tressautent et brinquebalent des engins, créations, entités, inventés par l'humain pour calculer la vitesse, mesurer la performance, chiffrer le temps en nombres de siècles, d'années, de mois, de semaines, de jours, d'heures, de minutes, de secondes : clepsydres de haute et basse Égypte, sabliers antiques, horloge hydraulique d'Archimède, bâtons d'encens et chandelles monastiques à durée programmée attestée au Chapitre, horloge à poids dite par « échappement à roue de rencontre », puis par « échappement à verge », chronomètre de marine à résonateur libre, pendule à balancier simple, puis circulaire, à hampe, à « double-virgule », compte-tiers de

Louis Moinet, montre à quartz, horodateurs et mange-ric à recouvrements aléatoires contrôlés par de sourcilieux agents aux faciès inquiétants, tel l'inénarrable Longtarin, horloge atomique à impulsion de fréquence du rayonnement électromagnétique émis par un électron, puis à jet de césium 133, montre de gousset du Lapin blanc de Lewis Carroll et autres magistrales trouvailles éperdument égarées à leur suite dans les marges de l'aventure humaine.

Grande Ourse sent faiblir l'ardeur de son élan. D'un ultime coup de rein, elle précipite Petit Prince par le travers de la nuit américaine... puis, dans l'instant, lui dédie de très, très, très loin déjà, un doux grognement en guise de fraternel adieu, à Dieu va...

L'hologramme du Petit Prince file droit sur l'angoissant passage des origines en un point, si lointain, et si proche à la fois, qu'on ne saurait le situer, le préciser, le désigner.

Il entraperçoit Gepetto admonestant Pinocchio :

— *Pour cela il te faudra choisir de te voir pousser la barbe et venir l'arthrose dit l'un.*

— *Je ne sais si j'aimerais ça, répond l'autre. Et leurs deux nez s'allongent.*

Il les dépasse, les oublie. Il fonde au cœur de la nuit atomique plus dense, plus électrique, plus aveuglante que la précédente nuit américaine, sent un « plop », agrippe une toison et franchit l'oculus de l'origine des mondes.

Par-delà, il n'y a rien.

Rien que le néant d'une clarté sans nom.

— *Une absence de temps dans un fantôme d'espace, s'inquiète le Petit prince. Retrouverai-je jamais l'émotion d'un coucher de soleil que fige l'émerveillement de sa contemplation ?*

Un lointain jappement, perçu par le cœur plutôt que par l'ouïe, l'invite à battre des paupières. *Un renard des sables, pense-t-il. Saurais-je m'en faire un ami ?* Il suit l'injonction, avise, dans le trop plein de leur qui lui grille les yeux, un point plus brillant encore mais scintillant, différent, pulsant comme un éclat de soleil sur du métal. Il s'approche.

*Drôle d'engin, murmure à part soi, le Petit-Prince. Qui tente de se déplacer là-dedans ne peut venir de bien loin ! Et doit connaître le coin.*

Avançant encore, il identifie, de dos, un humain, en tenue de meccano, fourrageant dans un moteur qu'il s'efforce de réparer. Pris d'une pulsion soudaine, il s'entend prononcer d'une voix claire et décidée :

« S'il vous plaît... dessine moi un mouton »